

Au bout d'un quart d'heure, on arriva devant une grande maison, mais de mauvaise apparence. L'agent appuya le pouce sur un bouton de cuivre et un timbre sonna bruyamment à l'intérieur.

Trois minutes s'écoulaient.

—Diable ! fit l'agent, on ne répond pas ; je sais bien qu'à cette heure on ne reçoit plus, mais j'espérais...

—Monsieur, si vous sonniez encore ?

—Oh ! ce serait bien inutile. Diable ! diable ! je ne voudrais pourtant pas vous faire coucher au poste.

—Oh ! non, monsieur.

—Mais je ne peux pas vous laisser dans la rue.

—Monsieur, j'entends marcher, on vient.

En effet, un bruit de sabots sur les dalles se faisait entendre. Presque aussitôt, une planchette qui masquait un judas glissa, et deux yeux cherchèrent à voir qui se présentait à pareille heure.

L'uniforme de l'agent rassura sans doute la personne qui avait répondu à l'appel, car une clef grinça dans la serrure de la porte, qui tourna sur ses gonds.

Une femme d'un certain âge, portant un costume laïque, s'avança sur le seuil et dit à l'agent :

—Que désirez-vous, monsieur ?

—Je vous amène cette jeune fille, qui se trouve cette nuit sans asile.

—Ne savez-vous pas que la maison est fermée à partir de dix heures du soir ?

—Une exception à la règle peut être faite en faveur de cette jeune fille qui m'a intéressé et que je n'ai pas voulu faire coucher au poste.

La veilleuse de nuit regarda Georgette ; puis, très satisfaite sans doute de son examen :

—C'est bien, dit-elle, que mademoiselle vienne.

La jeune fille remercia le bon gardien de la paix, qui s'éloigna après avoir dit :

—Bonne nuit, mademoiselle.

Georgette suivit la veilleuse de nuit, qui la fit entrer dans une salle, sorte de parloir, où elle la laissa aussitôt, en disant d'attendre un instant.

La jeune fille eut tout le loisir d'examiner la pièce aux murs blanchis à la chaux, sur lesquels se détachaient des gravures de peu de valeur et, au fond, assez grossièrement sculpté, un Christ en croix.

Un banc, qui occupait toute la longueur de la pièce, quelques chaises de paille, une table sur laquelle il y avait tout ce qu'il fallait pour écrire, composaient l'aménagement.

La salle était chaude, les bouches d'un calorifère donnant encore de la chaleur.

On voyait que l'œuvre, à son début, peu riche, ne se préoccupait que de l'utile.

Au bout de dix minutes, une autre femme parut. C'était la directrice, qui, occupée à un travail, ne s'était pas encore couchée. Elle pouvait avoir une soixantaine d'années ; ses cheveux étaient blancs ; sa figure, d'une maigreur presque ascétique, conservait les vestiges d'une beauté qui avait dû être remarquable. Il y avait dans son port, dans ses manières dans l'ensemble de sa personne une dignité qui imposait, et, sous la sévérité de son costume noir, on devinait la distinction de la femme du monde et cette bonté de la femme qui se donne tout entière à ceux qui souffrent, à la charité.

Elle jeta sur Georgette un regard pénétrant et lui dit :

—Comment vous êtes-vous trouvée dans les rues de la ville à une heure si tardive ?

—Madame, répondit la jeune fille, je viens de Montlhéry, je suis arrivée tard à Paris où je n'étais jamais venue, et je me suis égarée.

—Vous avez à Paris des parents, des amis ?

—Oui, madame.

—Comment se fait-il qu'on ne soit pas venu vous attendre à la gare ?

—Je n'avais pas prévu de mon arrivée, madame ; j'ai quitté brusquement la maison où j'étais à Montlhéry.

—Ah ! et pourquoi cela ?

—J'étais lasse d'y être maltraitée.

—Mon enfant, la règle veut que la porte de cette maison hospitalière soit fermée à dix heures ; mais le gardien de la paix a bien fait de vous amener ; il a compris que la charité ne peut être soumise à des règlements infailibles. Avez-vous besoin de prendre quelque chose ?

—Non, madame, je vous remercie.

—N'avez-vous pas froid ?

—J'ai eu froid après m'être assise sur un banc, mais depuis que je suis ici je me sens réchauffée.

—Ce dont vous avez surtout besoin, c'est de quelques heures d'un bon sommeil. Venez, mon enfant, suivez-moi.

Elles montèrent à l'étage et, à l'extrémité d'un couloir, la dame fit entrer la jeune fille dans une petite chambre carrée, meublée simplement d'un lit de fer, de deux chaises et d'une table toilette.

—Une nouvelle exception est faite en votre faveur, en vous donnant cette chambre, dit doucement la directrice ; vous la devez à l'intérêt que vous m'inspirez ; et puis je ne vous ai pas conduite au dortoir, afin de ne point troubler le repos de nos pauvres pensionnaires endormies.

Sur ces mots, la directrice se retira en disant :

—Bonne nuit, ma fille, dormez bien.

Et en s'éloignant, elle pensait :

—Cette jeune fille est charmante ; il faudrait ne se fier à aucune physiognomie si le passé de cette enfant n'était pas pur comme le cristal. Encore une victime de la bassesse et de la brutalité, comme j'en ai tant vu passer sous mes yeux.

Où, certes, la bonne directrice avait vu bien souvent l'espèce humaine

sous ses aspects bons et mauvais ; elle avait été la confidente de lamentables histoires ; aussi était-elle indulgente pour les défaillances de ces malheureuses qui trouvaient un asile dans la maison et auprès d'elle de bonnes et reconfortantes paroles.

Georgette s'était vite mise au lit, et il fallait qu'elle eût un impérieux besoin de repos, car à peine eut-elle la tête sur l'oreiller qu'elle s'endormit d'un profond sommeil.

Il n'y avait dans l'établissement, pour les hospitalisées, jouissant d'une faveur pareille à celle dont venait de bénéficier Georgette, que quatre chambres ; mais il y avait deux dortoirs, l'un réservé aux mères ayant leurs enfants ; l'autre, le plus grand, contenant quarante lits, était pour les femmes seules et de tout âge.

Dans ce dortoir, l'assemblage n'était et ne pouvait être que très mêlé. Dans ces épaves de la société toutes les misères étaient représentées, les unes intéressantes, les autres trop souvent méritées. Combien de malheureuses portaient sur leur visage flétri le stigmate du vice !

À côté des servantes sans place, des pauvres institutrices expulsées de leur logement faute de quelques francs pour payer leur terme, des ouvrières brutalement envoyées par des patrons inhumains, des filles mises à la porte par des parents dénaturés, il y avait les autres, celles qui ne pouvaient accuser qu'elles-mêmes de leur misère.

Mais si la charité a le droit d'avoir ses préférences, la vraie et grande charité, cependant, n'admet pas de distinction entre le malheur immérité et celui qui ne l'est pas. Les portes des asiles de nuit s'ouvrent largement à quiconque n'a pas un toit pour abriter sa tête.

Elle est grande et belle, cette œuvre de l'hospitalité de nuit pour les femmes et pour les hommes. Combien de victimes du sort sont sauvées du désespoir par le secours qu'elles trouvent dans une heure de détresse !

Cette institution philanthropique n'a encore que peu d'années d'existence et l'on sait les immenses services qu'elle a déjà rendus.

D'autres l'avaient précédée, de nouvelles l'ont suivie.

Il est de mode aujourd'hui de flétrir les vices et l'égoïsme de notre époque, et il n'est que trop certain que bien des abus, des indifférences coupables expliquent les récriminations de ceux qui souffrent. Mais il faut voir et ne pas les oublier les courageux et nombreux efforts qui ont été faits et se font chaque jour pour résoudre le terrible problème d'atténuer la misère, en attendant de la faire disparaître, si cela est possible un jour.

L'humble servante de Saint-Servan, Jeanne Jugan, fondatrice de l'Œuvre des Petites Sœurs des Pauvres, qui a dans toutes les parties du monde des maisons où les vieillards trouvent un abri pour leurs derniers jours, a eu de nombreux émules.

Les crèches, les écoles maternelles où les enfants des pauvres reçoivent des secours matériels et moraux, se sont multipliés dans toute la France. On a créé des Fournaux économiques où des affamés se pressent pour ne pas mourir de faim ; des chauffoirs où... l'hiver, des miséreux presque nus viennent rendre la vigueur à leurs membres engourdis. Des sommes énormes sont journellement consacrées à la construction de nouveaux hôpitaux, d'autres à édifier des hospices où les malades viennent achever leur convalescence.

Une société s'est formée pour l'enfance abandonnée ou coupable que l'on s'efforce de préserver de la contagion du vice en substituant une action moralisatrice à l'influence perverse des prisons et des maisons de correction. Et puis, elles sont nombreuses aujourd'hui ces maisons dues à l'initiative privée, où sont recueillis et élevés des orphelins des deux sexes auxquels on apprend un métier et que l'on suit ensuite sur la route de la vie.

On a institué l'assistance par le travail qui relève les âmes, tandis que l'aumône avilit ceux qui lui demandent d'entretenir leur paresse.

Les femmes, pour lesquelles la législation est parfois si dure, ne sont pas oubliées ; une campagne ardente a été faite en leur faveur, elle continuera.

Une active propagande réunit des ressources abondantes pour adoucir le sort des blessés et de tous ceux qui souffrent en défendant le drapeau national.

C'est l'Œuvre des Femmes de France.

Les morts ne sont pas oubliés, et, dans un élan patriotique, on veut s'unir pour protéger contre l'oubli et les injures du temps les tombes de ceux qui ont sacrifié leur vie à la Patrie.

Il s'est trouvé et il se trouvera toujours des hommes et des femmes de cœur pour consacrer leur temps et leur argent au succès des œuvres de bienfaisance et de solidarité.

Est-ce que jamais un appel a été fait au dévouement sans qu'on y ait répondu ?

Comme elle se montre ingénieuse, la charité, pour venir en aide à l'enfance, à la vieillesse, et pour soulager toutes les infirmités !

Nous ne parlerons pas des asiles de la folie.

Mais ces déshérités, les sourds-muets, ont leur Institut, — à Paris les garçons, à Bordeaux les filles, — où ils apprennaient autrefois, par des mouvements et des signes de la main et des doigts, à se comprendre entre eux, à échanger leurs réflexions, à se communiquer leurs pensées. Mais depuis 1879 à Bordeaux et 1881 à Paris, une méthode nouvelle met les sourds-muets en relations directes avec les entendants-parlants. On leur apprend à articuler des mots, à parler et à lire sur les lèvres toutes les conversations.

À présent, les sourds-muets ne sont plus isolés.

Les jeunes aveugles, ces autres déshérités plus encore que ne le sont les sourds muets, ont aussi leur Institut ou avant d'apprendre certains de ces métiers qui n'exigent pas d'une façon absolue l'organe de la vue, ils reçoivent une instruction qui, souvent, pour les intelligents, ceux-ci ne manquent point, dépasse le niveau de celle des élèves de nos écoles primaires.